

Louise de Vilmorin, poète *fantaisiste* mise en musique par Francis Poulenc

Sous les yeux, j'ai trois livres de poésie, un livre de référence musicologique et un disque compact avec son livret — c'est le point de départ de cette *enquête musicale et poétique*. Francis Poulenc est le seul compositeur français « moderne » à être réellement entré dans le répertoire. Aujourd'hui, son œuvre la plus valorisée est le très sérieux (et très beau) opéra *Dialogues des carmélites*, mais on sait que le compositeur est vu (depuis [Claude Rostand](#)) en « mi-moine » « mi-voyou ». L'aspect « moine » du compositeur de ces *Dialogues*, du *Stabat Mater* et du *Gloria* (très joués, très enregistrés) est certainement plus connu que l'aspect « voyou ».

« Un tourbillon sensuel et déraisonnable » (Claire Delamarche, 1994)



Or, par période, des chanteurs cherchent à valoriser la mélodie française et, un jour — grâce à un disque compact enregistré en 1992 [pour Decca](#) —, j'ai découvert que *des* mélodies de Poulenc pouvaient être joliment percutantes, et *piquantes*, tant dans les arabesques de la mélodie, que dans le toucher des notes jouées au piano (par Pascal Rogé), que dans les mots chantés, et *dits avec précision*, par la soprano (Catherine Dubosc). Ces *Trois Poèmes de Louise de Vilmorin* m'ont paru beaucoup plus surprenants que les *Chansons gaillardes* (sur des textes anonymes du XVII^e siècle), amusantes certes, mais au fond plus convenues dans leur provocation forcée — et qui sont bien plus souvent interprétées (dans ce disque, par le baryton Gilles Cachemaille). Dans le cycle d'après Louise de Vilmorin, c'est

surtout la deuxième mélodie qui étonne : le poème s'appelle « Au-delà » dans la partition composée par Poulenc en 1937 ; les deux autres mélodies sont « Le Garçon de Liège » et « Aux officiers de la garde blanche ». Je cite « Au-delà » dans la version *réellement chantée* par Catherine Dubosc (j'explique plus loin la signification des astérisques) :

Au-delà * (Version originale, 1937)

Eau de vie, au-delà !
A l'heure du plaisir,
Choisir n'est pas trahir,
Je choisis celui-là.

Je choisis celui-là
Qui sait me faire rire,
D'un doigt de-ci, de-là, **
Comme on fait pour écrire.

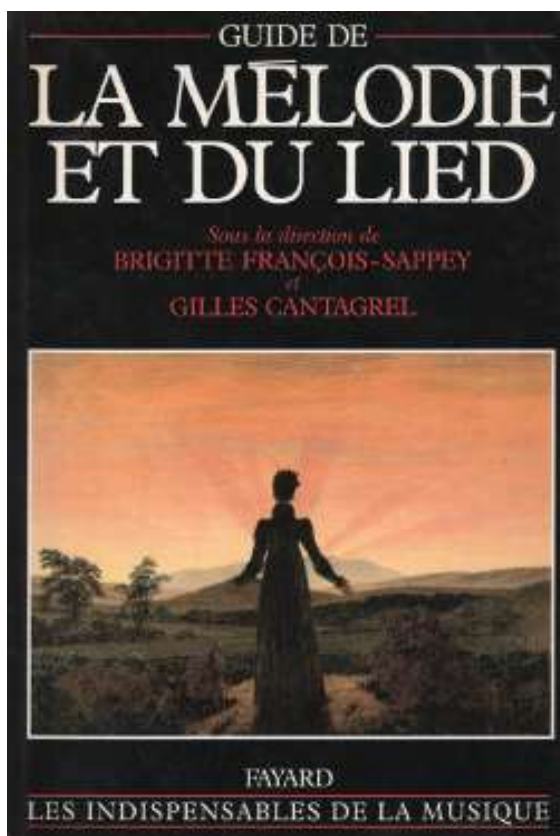
Comme on fait pour écrire,
Il va par-ci, par-là, ***
Sans que j'ose lui dire :
J'aime bien ce jeu-là.

J'aime bien ce jeu-là,
Qu'un souffle fait finir,
Jusqu'au dernier soupir ****
Je choisis ce jeu-là.

Eau de vie ! Au-delà ! *****
A l'heure du plaisir,

Choisir n'est pas trahir,
Je choisis ce jeu-là.

C'est le très sérieux « Indispensable de la Musique » ([collection de Fayard](#)), le *Guide de la Mélodie et du Lied* dirigé par Brigitte François-Sappey et Gilles Cantagrel (1994), qui m'a appris que ce cycle de *Trois Poèmes*, et singulièrement cet « Au-delà », composé en décembre 1937, avait choqué sa créatrice ([salle Gaveau, le 28 novembre 1938](#)), Marie-Blanche de Polignac.



Claire Delamarche, l'auteure du chapitre consacré à Poulenc, qualifiait de « tourbillon sensuel et déraisonnable » le vent qui emporte « le Garçon de Liège », et de « palpitant » *le piano qui va « Au-delà »* ! — *palpitant comme le cœur* si souvent chanté par la poète ? Elle citait la réaction scandalisée (ou plutôt *perfade*) de l'amie Marie-Blanche, la célèbre mécène, dédicataire et créatrice des mélodies qui l'auraient scandalisée — on connaît la voix de soprano de cette bonne cantatrice amateur, car on l'entend dans le *Lamento de la Ninfa* de l'enregistrement historique (1937) des madrigaux de Monteverdi dirigés par Nadia Boulanger. Mais peut-être la source de la musicologue était-elle la lettre que « Loulette » (c'est comme cela que Louise de Vilmorin signe sa lettre) envoie à Francis Poulenc, son « Poupoul chéri », le 15 juillet 1939 ; je vais bientôt en donner l'essentiel. En 1937, Louise avait écrit trois poèmes à la demande de Francis. Elle les lui avait offerts dans leurs versions originales, manuscrites. Deux ans plus tard (achevé d'imprimer du 22 février 1939), Gallimard publie *Fiançailles pour rire*, le recueil de

poèmes qui met maintenant ces textes devant les yeux de « tout le monde », dans une version qui a surpris le compositeur-ami : Louise avait *censuré* son propre poème ! La lettre, publiée dans la correspondance de Poulenc (au Seuil), peut être lue sur le site [Terre de Femmes](#) ; j'en recopie les lignes où ... Louise donne *trop* d'explications ! *Vraie* écrivain, elle *sait* ce qu'elle écrit et elle s'en excuse à la fin de sa lettre : « Ne m'en veuille pas de cette longue explication. J'ai le style filandreur. » — Ces lettres étaient faites pour être lues *à haute voix dans les salons* : Louise écrit un *discours* pour la postérité qui est ainsi invitée à croire à son « innocence » (ou bien ... *elle se moque* !):

Lettre de « Loulette » à son « Poupoul chéri » (1939, extraits)

Mais la question n'est pas là, ou, plutôt, je n'ai pas encore répondu à la question que tu m'as posée. Tu me demandes pourquoi le texte du poème « Eau de vie, au delà » édité par Gallimard dans le volume que j'ai intitulé *Fiançailles pour rire*, n'est pas semblable au texte original que tu as reçu de moi longtemps avant la parution de ce volume. Eh bien, voilà : ce poème que j'avais écrit sans y mêler la moindre intention, la moindre pensée inconvenantes m'a valu de la part de Marie-Blanche des taquineries dont je suis encore éberluée. Elle m'a démontré que ce poème était l'indécence même et contenait

des images et des aveux dignes de faire rougir le confesseur le plus large d'esprit. Et quand je lui ai dit qu'elle avait l'esprit mal tourné elle m'a répondu que mon inconscience n'était pas, à ses yeux, une preuve d'innocence. Elle riait, tu la vois d'ici, mais moi je te jure que je faisais une vraie figure d'omelette, et aux fines herbes encore. Bref, je n'ai pas osé le faire paraître tel qu'il était. Je l'ai modifié pour tout le monde et si je ne l'ai pas changé pour toi c'est que je l'avais écrit pour toi et que je savais que ta musique aurait le pouvoir de l'innocence sous sa forme originelle.

J'ai ajouté au poème des astérisques qui signalent les variantes entre la version imprimée en 1939 et la version chantée depuis 1937 ou 1938 par [Denise Duval](#), [Liliane Berton](#), Catherine Dubosc — des chanteuses qui ont aussi interprété les Carmélites des si émouvants *Dialogues* ! mais là, [quand on les écoute](#), on ne rit plus, on fond en larmes... Pour le titre (*), il est devenu : « Choisir n'est pas trahir » ; je traduis : « censurer n'est pas trahir ». Le vers ** fait glisser la licence érotique vers une subtile métaphore littéraire qui a dû ravir les structuralistes de l'époque (en 1939, il ne devait pas y en avoir beaucoup...) et qui nous offre cette géniale auto-censure (je souligne) : « D'un *mot* par-ci par-là ». La variante *** est une simple permutation due à la censure précédente : « Il va de-ci, de-



là, ». La quatrième variante, ****, est explicite : « A l'heure du plaisir » ! C'est peut-être une excuse auprès des lecteurs informés qui auraient repéré (et regretté) la censure, ou bien c'est une fusion avec la dernière strophe (*****) qui n'existe pas dans la version éditée. Je néglige une variante peu significative (« ose/osais »). Je ne commenterai pas plus ce poème, je vais simplement suivre son avenir éditorial. A ma connaissance, des trois recueils de poèmes publiés de son vivant par Louise de Vilmorin — *Les Fiançailles pour rire* de 1939, *Le Sable du sablier* de 1945 et *L'Alphabet des aveux* de 1954 —, seul le troisième a été réédité (au Promeneur, en 2004) avec les illustrations de Jean Hugo. Les deux autres sont épuisés, introuvables. Après la mort de Louise, et aidé par la famille (surtout par une nièce, Sophie de Vilmorin), André Malraux a publié des inédits (*Solitude ô mon éléphant*, 1972). J'examinerai deux volumes posthumes consacrés spécifiquement à la poésie de Louise ; ils permettent de lire certains de leurs poèmes, mais *pas tous*. L'écrivain reste correctement éditée aujourd'hui pour sa prose, pour ses romans, pour ses articles et ... pour ses biographes ! Car sa vie est un roman ! (en fait, *plusieurs*).

Il faut dire que l'héritière d'une riche famille de botanistes a eu une vie bien remplie, d'aristocrate, de femme du monde, de séductrice, d'amoureuse et d'artiste ; cette peintre (d'abord), romancière (ensuite) et poète (enfin) pouvait exploiter une inépuisable matière autobiographique. Je résume à l'extrême — je m'inspire de la monographie publiée par son frère André de Vilmorin en 1962 (réédition posthume en 1972) : fiancée à Saint-Exupéry en 1923 (elle a 21 ans), membre du tout-Paris *aristocrate-artiste* entre les deux guerres, saluée par Cocteau (futur préfacier), remarquée par Max Ernst et Paul Éluard, familière des Gallimard, amie d'André Malraux dès 1932 (c'est lui qui la pousse à cesser de peindre et à écrire des romans), mise en musique par Francis Poulenc et

Georges Auric (mais aussi par [Guy Béart](#)). Puis épouse dépensière (j'imagine qu'elle n'était pas pauvre, mais elle aimait vivre au dessus de ses moyens) d'un américain dont elle a eu trois filles (1929-1932). Ensuite (1938-1943) elle est la femme d'un riche multipropriétaire comte hongrois — c'est un « serial marryer », elle doit être la cinquième des [sept ou huit épouses](#) de « son Palffy » ; grâce à lui, elle passe tout le début de la guerre en Slovaquie (elle y écrit beaucoup). Après il y aura [un ambassadeur anglais](#), également écrivain. J'en passe. Enfin elle sera la compagne d'un « monument historique » (je la cite), André Malraux, quand il était encore (quelque temps) ministre de la culture. Celui-ci a vécu dans le logement que Louise possédait dans la propriété aristocratique [des Vilmorin à Verrière-le-Buisson](#). La poète était aussi journaliste, romancière et dialoguiste : son roman *Madame de ...* (1951) est immortel, car il a été adapté par Max Ophüls, un génie du cinéma ; elle a écrit les dialogues des *Amants* de Louis Malle. Une experte dont la beauté et l'esprit étaient célèbres. On a un écho très vivant de son esprit dans la lettre que j'ai citée. Elle avait aussi des problèmes de santé, des opérations — cette grande séductrice boitait : « Le bonheur est un invalide / Qui passe en boitant comme moi. » Dans la suite, il ne va être question que de sa poésie.

C'est toujours à Poulenc que Louise de Vilmorin doit à sa poésie d'être encore vivante. Car, après les *Trois Poèmes* de 1937, Poulenc compose en 1939, après la parution du recueil *Fiançailles pour rire*, un nouvel opus de six mélodies publié sous ce même titre. « L'érotisme et l'habileté au double sens » (je cite à nouveau Claire Delamarche), le mélange de mélancolie et de fantaisie propre à l'art de Louise de Vilmorin y restent perceptibles. Voici un des poèmes, dans sa version chantée :

Mon cadavre est doux comme un gant (1939)

Mon cadavre est doux comme un gant
Doux comme un gant de peau glacée
Et mes prunelles effacées
Font de mes yeux des cailloux blancs.

Deux cailloux blancs dans mon visage,
Dans le silence deux muets
Ombrés encore d'un secret
Et lourds du poids mort des images.

Mes doigts tant de fois égarés
Sont joints en attitude sainte

Appuyés au creux de mes plaintes
Au nœud de mon cœur arrêté.

Et mes deux pieds sont les montagnes,
Les deux derniers monts que j'ai vus
À la minute où j'ai perdu
La course que les années gagnent.

Mon souvenir est ressemblant.
Enfants emportez-le bien vite,
Allez, allez, ma vie est dite.
Mon cadavre est doux comme un gant.

En 1939, la musique de Poulenc est apparemment devenue *sérieuse*, le thème de la mort y est prégnant, mais de quelle « mort » est-il question ? Le musicien a choisi de ne pas expliciter les significations des vers les plus suggestifs. Je cite aussi, sans commentaires, le poème « Il vole », dont je ne donne que les trois dernières strophes (la référence au corbeau de la fable et à son fromage est développée au début du poème ; la typographie est celle de la version éditée) :

Il vole (1939, extrait)

[...] C'est un voleur que j'ai pour amant,
Le corbeau vole et mon amant vole,
Voleur de cœur manque à sa parole
Et voleur de fromage est absent.

— Mais où est le bonheur? Il vole.

Je pleure sous le saule pleureur
Je mêle mes larmes à ses feuilles
Je pleure car je veux qu'on me veuille
Et je ne plais pas à mon voleur.

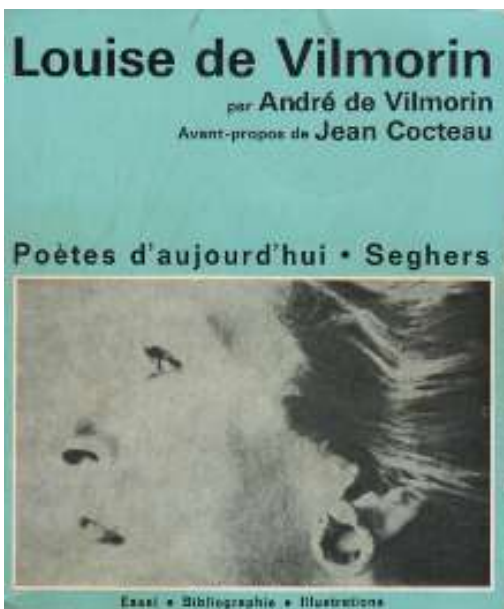
— Mais où donc est l'amour ? Il vole.

Trouvez la rime à ma déraison
Et par les routes du paysage
Ramenez-moi mon amant volage
Qui prend les cœurs et perd ma raison.

Je veux que mon voleur me vole.

« Loulette » est bien la poète qu'il fallait au moine-voyou qu'était Poulenc ! Mais, malgré la beauté des lignes mélodiques, l'esthétique austère choisie par Poulenc rend ce second cycle de 1939 moins excitant que les *Trois poèmes* de 1937, or c'est lui qui maintient [le souvenir du recueil](#) de « Loulette », puisque ce titre *Fiançailles pour rire*, n'apparaît plus sur aucune couverture de livre — il faut lire l'anthologie que je vais bientôt présenter pour en retrouver des extraits. Poulenc a composé d'autres mélodies sur des poèmes de son amie (*Métamorphoses* en 1943) : après Apollinaire et Éluard, elle est le troisième poète qui a le plus inspiré le musicien (13 mélodies au total). Louise est morte subitement en 1969, à 67 ans. J'en viens aux deux ouvrages consacrés spécifiquement à son œuvre poétique. Ils ont été composés par des très proches. En 1962, André de Vilmorin, un des quatre frères de « Loulou », écrit un premier *Essai sur Louise de Vilmorin* dans ce qui est alors la collection phare de la poésie française, « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers (avec un avant-propos de Jean Cocteau). En 1970, André Malraux publie dans la collection Poésie/Gallimard, devenue célébrité, un recueil intitulé *Poèmes* : une sélection des trois recueils publiés alors est préfacée par le compagnon-ministre. Je souhaite juger la façon dont a été publiée et perçue la poésie de Louise de Vilmorin. Je commence par le livre du frère, réédité (complété par une postface) en 1972.

« Je suis ennuyée, très ennuyée — l'argent me ruine » (1953)



André de Vilmorin ne respecte pas l'ordonnancement classique de la collection qui offre habituellement un essai monographique suivi d'une anthologie. Il s'agit en fait d'une présentation biographique chronologique, et au fur et à mesure de l'évocation des livres de sa sœur, André de Vilmorin les commente, en faisant un effort particulier sur la poésie : il cite alors des poèmes, assez souvent dans leur forme intégrale. Cela ne remplace pas une *vraie anthologie*, mais le livre de Malraux en donne une en 1970. André de Vilmorin analyse aussi les romans en détails, et la vie de sa sœur — du moins ce qu'il veut bien nous en dire. Je fais maintenant une entorse à ma

contrainte (ne parler que de la poésie de Louise), car il est impossible de ne pas éclater de rire en lisant dans le livre d'André une extraordinaire anthologie des bobards (tous différents !) que l'éternelle fauchée raconte dans les lettres qu'elle envoie le même jour (un exploit), le 30 septembre 1953, à ses proches, ses frères, ses ami(e)s, ses admirateurs(trices), pour leur demander à chaque fois 50 000 francs (aujourd'hui elle demanderait 1000 euros), somme indispensable pour lui sauver la vie ... Elle ponctue par « Je suis ennuyée, très ennuyée » chacune de ses lettres, et elle les conclut toutes par ce joli refrain : « L'argent me ruine ». Il semble que ses correspondants paient toujours : l'amitié ou l'affection d'une femme aussi sublime, ça a un coût. Les seuls qui protestent (comme René Clair, mais il paie quand même), ce sont ceux à qui elle sert un mensonge qu'ils connaissent déjà — pour le prix, ils auraient mérité une histoire inédite !

Le frère est (doit-on dire : « *évidemment* » !) discret sur l'érotisme des poèmes donnés par Louise à Francis Poulenc. Or, elle a déclaré dans une lettre (de novembre 1936 ?) : « C'est toi, Francis, c'est toi qui le premier (tu es donc pour moi Francis 1^{er}) a eu l'idée de me "commander" des poèmes pour les mettre en musique. Ainsi est-ce toi qui décrétas que j'étais poète ! » Le compositeur-ami est donc à l'origine de la création poétique de « Loulette ». André de Vilmorin a conscience de l'importance de cette collaboration, mais il ne cite même pas le titre d'« Au-delà ». Il ne présente d'abord que le plus discret, « [Aux] Officiers de la Garde blanche ». A propos des sous-entendus amoureux des poèmes de sa sœur, il commence par nier toute relation entre cette écriture et la vie privée et conjugale (compliquée) de celle que sa famille appelait « Loulou » : « Tout vient de l'imagination. » Ce censeur fraternel recevrait l'accord empressé de ceux qui considèrent qu'une œuvre littéraire n'a rien à voir avec la biographie — et qui cachent leurs censures et auto-censures sous le manteau bienveillant de l'auteur de *Contre Sainte-Beuve*.

Bien sûr, sur les relations entre le fond et la forme, André de Vilmorin écrit des choses « intelligentes »... mais *inauthentiques*, et il le savait ; alors il faisait (il écrivait) ce qu'il pouvait. Mais petit à petit, au fur et à mesure du progrès de son récit-essai, le frère s'enhardit, et il laisse passer de temps en temps une confidence — ainsi, sur les « tendres sentiments » que Louise inspirait à son premier beau-père américain ... sur certaines de ses photos, elle apparaît aussi belle que les plus belles stars d'Hollywood. Et quand André de Vilmorin arrive à la parution de *Fiançailles pour rire*, il en cite « Mon cadavre est doux comme un gant ». Il publie même dans son livre un suggestif poème inédit que je recopie un peu plus loin. La postface que le frère écrit pour la réédition de 1972 contient quelques *trop jolies dénégations* ... Voici son commentaire à propos d'un des livres posthumes publiés par André Malraux (*Solitude ô mon éléphant*) : « Elle ne se croyait absolument pas menacée par la mort [elle qui a souffert d'une tuberculose osseuse !] *mais* [je souligne] depuis son adolescence, le sentiment et les images *de la mort* l'ont habitée ». Un autre commentaire : « Et, avec son pouvoir de tout imaginer elle lit aussi : "La terre est froide au cœur". *Il ne faut pas, me semble-t-il, voir* [c'est toujours moi qui souligne] dans ces vers la prémonition d'un destin qui allait bientôt l'abattre car trente-cinq ans plus tôt, elle avait déjà écrit un poème qui la décrivait morte : "Mon cadavre est doux comme un gant". *Je crois qu'elle parlait de la mort pour se libérer d'y penser* ».

Y a-t-il mieux que les dénégations *pour mieux nous éclairer* sur l'imaginaire de « Loulette » ? Le frère est plus à l'aise pour aider le lecteur à décoder les incroyables jeux des poèmes du dernier recueil anthume, *L'Alphabet des aveux* (1954). Le recueil semble ne contenir que des « bizarreries » (les plus *folles* ont été écrites lors d'une retraite dans un hameau du Tyrol en 1948), jeux de mots, rébus, palindromes, calligrammes et holorimes (ou « olorimes ») — je ne cite qu'un seul (h)olorime, très court mais qui est un *vrai poème*, d'autres sont beaucoup plus longs :

Étonnamment monotone (1954)

Étonnamment monotone et lasse
Est ton âme en automne, hélas !

Je ne sais pas si les Oulipiens reconnaissent l'antériorité de ces jeux poétiques. Ont-ils fait *pire* que le poème qui donne son titre au recueil ? Il compte 26 vers, je n'en donne que les trois premiers dans leur *version codée* (à prononcer à haute voix) :

L'Alphabet des aveux (1954, extraits)

ABI
G AC CD ME OBI
E WQ REV FUI

Ou que ces *variations* de « Fado » (FA DO) sur les notes de la gamme ? Je n'en cite que les huit premiers vers, mais il y en a 16 autres :

Fado (1954, extraits)

L'ami docile a mis là
Fado au sol ciré la sol
Ah ! Si facile à dorer

Récit d'eau

Récit las

Fado

L'âme, île amie

S'y mire effarée

Je ne cite pas des poèmes *morceaux de bravoure* bien plus longs, hallucinants. Le site Fatrazie en donne [quelques uns](#). De tels exploits exigent l'acceptation d'un *travail obsessionnel* : son frère écrit qu'« elle a bien failli y perdre la tête » — *sauf que* je crois le contraire. C'est certainement *pour ne pas penser à autre chose* (à quoi ?) que Louise s'est noyée un temps dans ces recherches extravagantes. Pour donner un exemple de ces *écritures sous contraintes*, voici le poème inédit cité par son frère. Le titre dévoile la contrainte :

Aveu monosyllabique (1972, posthume)

Il a deux variantes. Voici les deux premières strophes de la longue version en prose :

Le quai est noir de gens et toi tu es l'un de ceux qui s'en vont : tu pars.

Ah ! Que de mal dans les mots et que de pleurs au long de ce train que tu as pris sans moi et qui a fui sourd, noir et lourd sur les rails de mon deuil. Tu n'es plus là.

Louise précurseur de Pérec ? André de Villemorin précise que, dans ces poèmes, elle refuse « jusqu'à l'emploi des mots qui se terminent par un *e* muet, même élidé » : dure contrainte qui l'empêche de jouer sur l'assonance de « tu pars » avec « gare », mais le lecteur attentif y pense ! C'est un des plaisirs de la lecture de la poésie : on rêve sur des choses non écrites ... mais suggérées par la musique des mots — il y a d'autres jeux semblables dans ses poèmes libertins ; j'ai choisi de ne pas mettre les points sur les *i* —, les lecteurs attentifs les repèreront. Voici la version en vers, un sonnet :

Tu as mon cœur sur la main,
Tu as mon pas dans le tien,
Tu as mes pleurs dans tes yeux,
A toi seul tu es nous deux.

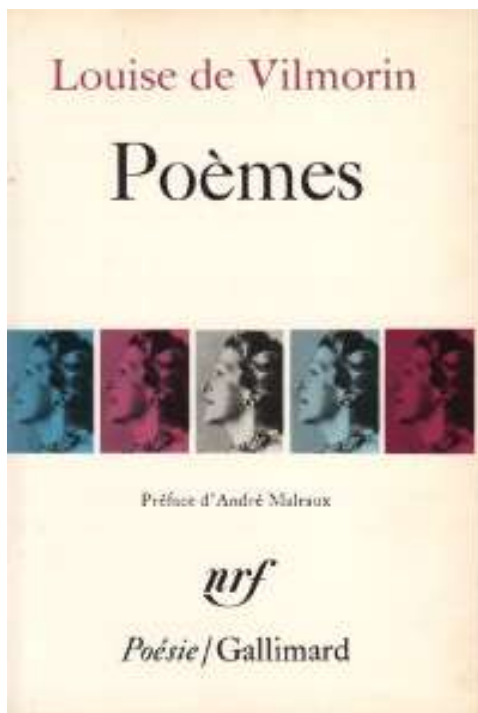
Ce soir je suis dans ton lit
Tu bats des cils et tu ris
De me voir si près de toi
Et moi, je ris dans ta voix.

C'est en toi que j'ai mon nid
Et ce nid que tu me fis
Est le lieu de mes beaux jours.

Et seul tu sais où je suis
Où je dors au creux des nuits
Quand tu m'as bien fait la cour.

Ces poèmes semblent bien faire des « aveux », mais la virtuosité d'écriture des (h)olorimes, des palindromes, des bizarreries syllabiques et des calligrammes (que je ne peux pas reproduire) de *L'Alphabet des aveux* semble aller de pair avec l'évocation de sa vie sensuelle et amoureuse dont la seule partie publique paraît très riche. Mais le ton souvent funèbre de la mise en scène de ses amours est celui du *deuil*. Tout cela suggère un fond mélancolique où elle trouve certainement une grande part de son inspiration poétique.

« Une fantaisie impulsive et féérique » (André Malraux, 1970)



Et pourtant, c'est à une excellente représentante d'un mouvement souterrain à la fois connu, et bien marginalisé, que j'avais initialement décidé de consacrer cette chronique. Je veux parler du [courant fantaisiste](#) ! On dit qu'Anna de Noailles, considéré en son temps comme le(la) plus grand(e) poète vivant(e), avait une conversation éblouissante, mais que rien n'en paraissait dans ses vers, *trop sérieux* : ils sont aujourd'hui bien peu lus. Je considère que les jeux libertins plus ou moins camouflés de Louise de Vilmorin, comme ses « bizarreries » et ses jeux sur les mots publiés en 1954 et dont je viens de donner des exemples, sont partie prenante de son inspiration *fantaisiste*.

C'est dans sa préface à *Poèmes* (Poésie/Gallimard, 1970) qu'André Malraux définit au mieux le singulier talent de sa compagne disparue un an plus tôt. On ne voit jamais ce livre en librairie, mais il doit être disponible. Malraux donne 17 des 37 poèmes du recueil *Fiançailles pour rire* : on voit la perte ! Et « Eau-de-vie, au-delà/ Choisir n'est pas trahir », qui a donné naissance à un des chefs-d'œuvre reconnus de la mélodie française, est oublié... Mais le compagnon de la fin de vie de « Loulou », comme le frère, *pouvait-il ne pas censurer* ?

Heureusement, Malraux a d'autres atouts : l'auteur des *Royaumes farfelus* sait ce qu'est *la fantaisie, et ce qu'elle peut cacher*.

Je ne le suivrai pas dans son refus des « bizarreries » précédemment illustrées : il ne veut pas y voir de « vrais poèmes » et il n'en cite *aucun* dans sa sélection. *Savait-il trop bien quelle folie intime s'y exprimait ?* Les quelques poèmes de *L'Alphabet des aveux* qu'il reproduit sont dans l'inspiration des deux premiers recueils. Mais peut-être a-t-il raison dans son parallèle avec Louise Labé quand il nous montre comment il faut lire Louise : elle est une « poète de la voix », ce qui est son originalité dans un siècle de « poésie gravée ». Il voit en elle une héritière, non de Mallarmé bien sûr, ni même des grands « orateurs » trop masculins (Claudel, Péguy, Jammes), mais de Heine, de Verlaine, de Corbière et de Laforgue, et d'Apollinaire, tous poètes qui savaient ce qu'on peut distiller à partir d'une chanson populaire. Je suis un lecteur admirateur de Laforgue : est-ce pour cela que j'ai *entendu* la poésie de Louise de Vilmorin ? Malraux appelle le « son grave » le ton qu'il rapproche de celui de Louise Labé — ce que j'ai précédemment appelé *le ton de deuil* à propos d'un poème déjà cité, « Mon cadavre est doux comme un gant ». Les dénégations de son frère André ont bien mis en évidence le fond mélancolique de ce *clown triste*. J'achèverai cette chronique par un poème du recueil de 1939 qui illustre bien cette inspiration que le dernier compagnon de Louise met sous le signe d'« une féerie impulsive et féérique » et d'un « burlesque enchanté » qui sait « *s'approfondir* ». Colette aimait le réciter par cœur :

A l'envers de ma porte (1939)

Ma peur bleue, ma groseille,
L'amour est une abeille
Qui me mange le cœur
Et bourdonne à ma bouche
Que tu nourris et touches
Des baisers du malheur.

Mon ange sans oreilles,
Ma peur bleue, ma groseille,
Ne viendras-tu jamais
À l'envers de ma porte ?
Es-tu de cette sorte
Ange sourd et muet ?

Tes mains sans teint, polies
Au jeu de tes folies,
Se mouillent à mes yeux
Et tu ris de ces fleuves
Où naviguent mes vœux
Parmi tes robes neuves.

Ne me donneras-tu
Que ton chapeau pointu
À porter ma sorcière,

Et nul autre baiser
Que ces nids de danger
Et ces ruches entières ?

Ne me permets-tu pas
De t'enlever tes bas
À l'envers de ma porte ?
Je veux voir tes pieds nus
Et les abeilles mortes
Du bonheur revenu.

Mon ange sans oreilles,
Ma peur bleue, ma groseille
Posée sur mes désirs,
Ma chambre est grande ouverte
Que coupe l'allée verte
Par où tu dois venir.

Ma peur bleue, ma groseille,
Viens à fleur de mes veilles
Et que tombe le jour
À l'envers de ma porte.
Et que le vent emporte
Le chemin du retour

Les lecteurs de cette chronique ont compris que je milite pour que le mince volume (125

pages) de la collection Poésie/Gallimard préfacé par Malraux ne s'appelle plus *Poèmes*. Il doit devenir un livre plus épais, s'intitulant « *Fiançailles pour rire* suivi de *Le Sable du sablier* et autres poèmes », les deux premiers recueils y étant réédités intégralement — avec indications des variantes qu'on ne trouve actuellement que dans les livrets des disques ... ou sur Internet ! *L'Alphabet des aveux*, avec ses calligrammes et les dessins de Jean Hugo, devant être (et a été) [réédité par ailleurs](#).

©Jean-Paul Louis-Lambert, février 2014